

Les cahiers des EDC

**UNE SPIRITUALITÉ
POUR L'HOMME D'ACTION**

JACQUES JOUITTEAU

CFPC Initiatives 1995-1998

Supplément à la revue *Professions et Entreprises* d'octobre 1997



Les Entrepreneurs et Dirigeants Chrétiens

Préambule

Contemplatifs dans l'action

Ce livret est un classique ignatien, pur comme le cristal des Exercices spirituels, éternel comme le fondement solide d'une expérience éprouvée de la volonté de Dieu.

Les pages sur la prière, respiration vitale, pour arrêter la course, pour taire notre bavardage inutile, pour écouter la Parole de Dieu, ultime inspiration de nos actes, ne vous étonneront pas. Oubliées, ces lignes écrites avec grande clarté seront vite remises sur le métier de nos existences. Il faut choisir : insatiables agités ou acteurs véritables du Royaume !

Après cette « mise en bouche » forte, le traitement du discernement et de la décision arrivent à point nommé. Exercices rudes qui exigent du temps, celui de la délibération ; plus, celui de la lente découverte de la volonté de Dieu, à partir d'une connaissance de soi, des « motions » qui nous habitent et qui agissent en nous. Décider ? N'est-ce pas une des activités les plus prégnantes de notre vie d'entrepreneur ? Aujourd'hui nous ne manquons pas de moyens variés et performants pour entreprendre, créer, innover ! Par contre ne sommes-nous pas à court de leviers pour de justes décisions ?

Oui, ce livret a été écrit pour vous décideurs ! Notre vocation n'est-elle pas d'être dans l'action des contemplatifs ?

Père Armel de Sagazan

Conseiller spirituel national des EDC (juillet 2013)

Sommaire

Introduction	7
Chapitre 1 :	
LA PRIÈRE, SECRET DE L'ACTION	
Prier, c'est d'abord apprendre à s'arrêter et à se taire	9
Prier, c'est aussi apprendre à écouter	13
Prier, c'est enfin apprendre à se laisser mener par l'Esprit ...	16
Chapitre 2 :	
DISCERNER AVANT D'AGIR	
Qu'est-ce que le discernement ?	20
Le discernement au temps de la tiédeur	23
Le discernement au temps de la ferveur	25
Prier pour refaire l'unité de sa vie	28
Chapitre 3 :	
SE DÉCIDER EN TOUTE LIBERTÉ	
Nos décisions sont-elles des actes libres ?	30
Faire la volonté de Dieu, un acte de liberté	31
Les exercices spirituels, une école de liberté	33
Peut-on subir l'inévitable et rester libre ?	40
Chapitre 4 :	
DIEU RENCONTRÉ AU CŒUR DU MONDE	
Découvrir dans le monde la présence et le travail de Dieu	43
Respecter en tout homme l'image même de Dieu	46
Collaborer au travail de l'Esprit dans le monde	48
Notice biographique	51

Introduction

Il y a quelques années, le Père Daniélou faisait paraître un livre au titre pour le moins étonnant, *L'oraison, problème politique*. Il s'en expliquait ainsi : « *Une cité où il n'y a pas d'église à côté des usines est une cité inhumaine. Or, le rôle de la politique est d'assurer une cité dans laquelle il soit possible à l'homme de se réaliser complètement, dans la plénitude de sa vie matérielle, fraternelle et spirituelle. L'oraison est un problème politique dans la mesure où une cité qui la rendrait impossible trahirait son rôle de cité.* »

À l'appui de ses affirmations, il aime à répéter la formule de l'ancien maire de Florence, La Pira : « *La vraie cité est celle où les hommes ont leur maison et où Dieu a sa maison.* »

Mais la maison-église n'est pas tout. Il faut des hommes pour la remplir et, plus encore, des hommes et des femmes qui vivent, dans la cité, de l'Esprit de l'Église, qui est l'Esprit Saint. Le monde sécularisé et souvent paganisé qui est le nôtre appelle des chrétiens qui soient d'authentiques témoins de l'Évangile au cœur du monde et de ses affaires. Un homme dont la mort fut un témoignage, le Père Yves de Montcheuil, aumônier volontaire au maquis de Vercors, fusillé à Grenoble en 1944, écrivait : « *Le chrétien doit être tel qu'on ne puisse ni l'expulser de son milieu, ni l'y réduire. Bref, sa vie doit être à la fois et la vie habituelle de son milieu et cependant une vie mystérieuse.* »

Certains, il est vrai, feraient volontiers de la vie religieuse un domaine séparé relevant de la seule vie privée. En fait, il n'y a pas des réalités profanes d'un côté et des réalités saintes de l'autre. Le Père Teilhard de Chardin, quant à lui, refusait énergiquement cette distinction : « *Il semblait jadis n'y avoir que deux attitudes géométriquement possibles pour l'homme : aimer le ciel ou aimer la terre. Voici que, dans l'espace nouveau, une troisième se découvre : aimer le ciel à travers la terre.* »

Voilà notre but. Sous le patronage de ces trois grands jésuites, il s'agit de définir une « spiritualité de l'action » et

de rechercher ce que peut être la vie spirituelle d'hommes et de femmes engagés.

Car comment faire le lien entre la vie professionnelle, les responsabilités sociales, civiques, éducatives et familiales et la vie de foi ? Comment agir effectivement en chrétien au cœur du monde ?

« *La vocation propre du laïc, déclare Vatican II, consiste à chercher le règne de Dieu à travers la gérance des choses temporelles. Les laïcs sont appelés par Dieu pour travailler comme du dedans à la sanctification du monde, à la façon d'un ferment, en exerçant leurs propres charges sous la conduite de l'Esprit Saint et pour manifester le Christ aux autres avant tout par le témoignage de leur vie.* » Il ne s'agit donc ni de s'évader du monde, ni de s'y enliser.

Il s'agit d'être présent au monde activement et efficacement sans se couper de Dieu, et d'être présent à Dieu sans se couper du monde.

Tension douloureuse parfois, mais nécessaire. C'est le Père Loew, autrefois docker sur le port de Marseille, qui disait avec humour : « *Pour sauver un homme qui se noie, il faut se jeter à l'eau, bien sûr, et ne pas craindre de se mouiller, mais il faut d'abord savoir nager. Sinon cela fait deux noyés au lieu d'un !* »

Plus qu'un autre, le chrétien marié engagé dans l'action quotidienne peut manifester au monde d'aujourd'hui ce qu'est l'homme selon l'Évangile. « *L'humanisme authentique est celui où l'homme se déploie dans sa triple dimension de maîtrise de l'univers par la technique, de communion avec les autres par l'amour, de conversion vers Dieu par l'adoration.* » (Père Daniélou) En ce sens, la croix est le signe parlant du chrétien. Car elle est plantée en terre pour tenir debout ; ses deux bras s'ouvrent largement sur le monde et elle s'élève vers le ciel. Le travail, l'amour, la prière, voilà les trois dimensions qui font l'homme d'action.

Chapitre 1

LA PRIÈRE, SECRET DE L'ACTION

« Plus l'homme devient homme, plus il éprouve le besoin d'adorer », disait Teilhard de Chardin, et le Père Daniélou ajoutait : « Un monde qui n'est que le monde du travail est un monde irrespirable. La prière est un combat pour sauver l'homme de l'asphyxie. » Pas de foi vivante sans prière, pas de vie rayonnante sans prière. Car il faut prier pour agir en chrétien.

« Jamais on n'a vu naître la sainteté ailleurs que sur un sol de prière, écrivait un grand éducateur à un jeune militant. Et ceci est deux fois plus vrai dans notre époque de folle activité, ou plutôt d'activisme ; car l'agitation inintelligente ne mérite pas ce beau nom d'activité. Il n'y a pour l'homme d'activité vraie qu'en collaborant avec Dieu. Or Dieu n'est jamais pressé, il agit dans le calme. Activité prodigieuse dans un calme prodigieux. Apparente inaction, apparent échec, choix des moyens pauvres... quand comprendrons-nous cela à force de regarder la croix ? Donc, prie, appelle l'Esprit Saint et Dieu fera de toi un grand actif tranquille et sûr, non de soi, mais de Dieu. »

La prière est le secret de l'action. Elle permet à l'homme d'action de se différencier de l'agité. Car l'agité ne sait pas s'arrêter et parle trop. Incapable d'attention, il ne voit pas et n'entend pas. Trop pressé, il veut tout mener lui-même. Il ne sait pas se faire aider, s'épuise ou s'égarer. Grâce à la prière, l'homme d'action évite l'agitation stérile et produit une activité utile et féconde.

1. Prier c'est d'abord apprendre à s'arrêter et à se taire

Apprendre à s'arrêter

Nous vivons tous, plus ou moins, dans la précipitation et l'agitation. Des horaires à respecter, des rendez-vous à honorer, des réunions qui se succèdent, des affaires qui nous

mobilisent. Les trains et les avions n'attendent pas. Les encombrements dans la rue, les bouchons sur l'autoroute et le brouillard sont sources de retard. Il faut être à l'heure. Ne nous a-t-on pas appris que l'exactitude était une forme de politesse ?

Mais il ne faudrait pas devenir esclave de sa montre. Le temps prend aujourd'hui la forme d'un agenda encombré d'obligations qui se bousculent comme les voitures dans la rue. Au lieu de dire : « Doucement, je suis pressé », nous courons, nous nous énervons, nous nous fatiguons inutilement. Le stress est une maladie très actuelle. Certains disent : « Je mène une vie de fou » mais n'arrivent pas à s'en arracher et y trouvent même une satisfaction secrète. La perspective de la retraite anticipée et du manque d'activités est d'ailleurs source parfois d'une véritable panique. En fait, on peut se fuir soi-même, fuir les autres et le Seigneur dans l'agitation. L'Occident est atteint du prurit de la vitesse. Nous vivons au rythme du TGV. « Gagnez encore du temps sur le temps », déclare fièrement une publicité de la SNCF.

La formule est symptomatique : on perd ou l'on gagne du temps comme on perd ou gagne de l'argent. « Le temps, c'est de l'argent » : le proverbe est devenu règle de vie. Et l'on devient avare de son temps plus encore que de son argent, car nous sommes prêts à donner de l'argent pour gagner du temps.

Or la prière est justement un coup d'arrêt dans la course au temps. Elle est un remède contre l'agitation, elle est un nécessaire retour au calme, elle est un exercice de gratuité. Prier, c'est d'abord donner du temps à Dieu, à fonds perdu, gratuitement, sans souci de rendement ou d'efficacité.

Le Père Flipo écrit : « Donner notre temps à Dieu, c'est lui abandonner une partie de notre être en renonçant à notre esprit propriétaire. C'est lui laisser faire en nous ce que nous ne lui donnons jamais le temps de faire. Comment osons-nous dire que notre vie est donnée aux autres si nous n'arrivons pas à donner un peu de temps à Dieu et à rendre au Créateur un peu de ce temps qu'Il nous a donné à vivre ? »

La formule habituelle « *Je n'ai pas le temps* » ne cache-t-elle pas un refus secret, la volonté inavouée de garder jalousement mon temps pour moi ? Notre prière étant souvent difficile, pauvre et vide, nous aurons sans doute l'impression de perdre notre temps. Mais n'est-ce pas le moment de se rappeler l'Évangile : « *Celui qui acceptera de perdre sa vie la sauvera.* » Perdre sa vie, cela peut vouloir dire plus modestement perdre du temps gratuitement pour Dieu.

Apprendre à se taire

Prier, c'est aussi apprendre à se taire. Nous vivons dans le bruit. Au milieu des camions, des pétarades des vélomoteurs, du transistor qui hurle, de la télévision qui débite discours et réclames publicitaires. Discussions d'affaires, débats politiques et conversations mondaines nous accaparent. Le silence fait peur à certains. Un silence qui se prolonge à table paraît inconvenant et l'on dit n'importe quoi pour meubler ce temps mort. Dans nos relations quotidiennes, avec nos enfants, nos collaborateurs, nos amis, il nous arrive de parler trop longtemps, trop vite, trop tôt, trop fort. Il y a un temps pour se taire - et il peut être long - et un temps pour parler - et il est souvent fort court. On se méfie des « bonnes paroles ». Jean-François Six a écrit : « *Dieu a horreur des bonnes paroles. Devant Pilate, Jésus se tait. Ce silence est insupportable. Il révèle à chacun qui il est et qui est l'autre. La parole cache, le silence dévoile.* » Si le silence est un luxe aujourd'hui que certains paient fort cher - la résidence secondaire en est un symbole - nous ne savons pas en profiter quand il nous est accordé. Nous bavardons alors tout seuls : regrets, déceptions, projets et rêves se bousculent dans notre tête comme les images d'un film permanent. Nous avons bien du mal parfois à faire taire notre cinéma intérieur.

D'où l'utilité de prier, qui permet de découvrir peu à peu l'importance et la nécessité du silence. L'approche de Dieu se fait dans le silence.

La Bible compare son passage à celui d'une brise légère. Et saint Jean de la Croix écrit : « *Le Père n'a dit qu'une parole : ce fut son Fils. Il le dit toujours dans un silence sans fin ; et c'est dans le silence qu'elle peut être entendue.* » L'approche

des autres se fait aussi dans le silence. Selon le mot de Pascal, « *En amour, le silence vaut mieux qu'une parole* ». Et je n'ai pas oublié, pour ma part, ce mot d'un inconnu : « *Nous ne sommes pas encore vraiment amis, nous n'avons pas encore été capables de nous taire ensemble.* »

La prière, remède contre l'agitation

La prière, temps d'arrêt, expérience de silence, se révèle alors un repos précieux, un remède efficace contre l'agitation. Elle permet de prendre de la distance d'avec l'événement heureux ou malheureux vécu dans la journée. Elle permet de relativiser les choses. Tel échec, tel contretemps, tel propos désagréable... et peu à peu, grâce au silence, je retrouve la paix intérieure, cette paix qui ne supprime pas les difficultés, les problèmes et les soucis mais les situe à leur vraie place. La prière, c'est le calme après la tempête.

Prier, ce n'est pas, comme on le dit trop facilement, faire le vide. C'est au contraire prendre conscience de la présence de Dieu en nous. Et ceci non pas en faisant travailler notre imagination, en excitant artificiellement notre sensibilité ou à coups de volonté. Un jour, Dieu lui-même nous manifestera sa présence dans le silence et nous en viendrons à dire comme Jacob à son réveil : « *En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas.* » (Gn 28, 16) La prière est alors le temps le rencontre : « *Une rencontre est une chose rare et merveilleuse, écrit Jean Vanier, présence d'une personne à une autre, présents l'un à l'autre, la vie s'écoulant de l'un vers l'autre.* »

L'homme d'action est donc celui qui sait s'arrêter et se taire. Ce qui lui permet de réfléchir à sa tâche, de la juger, de s'apaiser et de retrouver le calme nécessaire à l'action. Dans ce temps d'arrêt et de silence, le chrétien découvre Dieu présent au cœur de sa vie. De cette rencontre, il repart apaisé, plus lucide, plus déterminé et plus fort. Donner du temps à Dieu, c'est en fait gagner du temps pour agir plus efficacement.

2. Prier, c'est aussi apprendre à écouter

Qu'est-ce que la vraie prière ?

Dans l'esprit de certains, la prière est synonyme de longues formules récitées. On peut répéter un texte connu et penser à tout autre chose. La prière s'identifie aussi trop souvent à une série de demandes intéressées sans cesse ressassées. Mais ce n'est là qu'une déformation de la vraie prière. « *Quand vous priez, disait Jésus, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s'imaginent que c'est à force de parole qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous lui demandiez.* » (Mt 6, 7-8)

Prier, ce n'est pas d'abord demander, mais bien plutôt écouter. Qui ? Mais le Seigneur lui-même, qui « *après avoir à maintes reprises et sous maintes formes parlé jadis aux Pères par les Prophètes, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils* ». Tel est le début de l'épître aux Hébreux. Ce Fils, saint Jean l'a appelé dès le prologue de son évangile « *le Verbe* », c'est-à-dire la Parole même de Dieu. « *Dieu est un être de silence* », écrit Jean-François Six. Si Dieu semble se taire, c'est qu'il a parlé et qu'il souhaite avec intensité que l'on se réfère à cette parole qui n'a pas encore été écoutée. Prier, ce n'est pas ressasser ses regrets et ses rêves. On croit parler à Dieu, mais on ne fait que discourir avec soi-même. Le dialogue n'est souvent qu'un monologue. D'où l'importance de ce donné objectif que constitue la Parole de Dieu. Encore faut-il apprendre à lire la Parole de Dieu. Il est certains qu'une lecture trop rapide et superficielle peut rester parfaitement stérile. Cela nous arrive trop souvent. Quel profit tirons-nous des passages de l'Écriture lus durant l'eucharistie ? Des mots, des sons qui ne laissent que peu de traces en nous. Il ne s'agit pas non plus d'analyser le texte biblique comme nous le ferions d'un texte littéraire. La prière est autre chose que l'étude. Il ne s'agit pas de juger la Parole de Dieu, mais de se laisser juger par elle, interpeller par elle. « *Lorsque l'Écriture est réduite par la raison à n'être plus qu'un objet d'étude, elle se tait* », écrit le père Flipo qui précise que « *c'est avec le cœur que l'on prie.* »

Certes, il est bon d'exercer sa mémoire et de pouvoir se réciter à soi-même tel ou tel passage. Il est nécessaire d'exercer son intelligence et de comprendre autant qu'on le peut le sens de la Parole de Dieu. Mais il s'agit surtout de l'entendre comme une parole qui m'est aujourd'hui adressée, comme une parole inspirée par l'Esprit à mon intention. Il s'agit de me rendre attentif à la Parole par le plus profond de moi-même, par le cœur. Il faut pour cela la lire, se la dire et redire, la ruminer, la savourer, comme on apprécie un plat bien cuisiné, comme on déguste un vin de qualité. « *Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie l'âme, écrit Saint Ignace, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement.* » Alors la Parole de Dieu me parlera au cœur, elle deviendra pour moi proprement nourrissante.

C'est ainsi que doit se lire l'expérience du prophète Jérémie : « *Quand tes paroles se présentaient, je les dévorais. Ta parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur.* » Ce fut aussi l'expérience de Marie, mère de Jésus, qui « *conservait avec soin toutes ces choses, nous dit saint Luc, et les méditait dans son cœur* ».

N'oublions pas que « *les artisans du changement social qui ne travaillent pas en même temps à changer leur cœur sèment au moins autant d'ivraie que de bon grain* », nous explique Jean Girette dans son livre *Je cherche la justice*.

Il est une attention prolongée à la Parole de Dieu – car il faut durer dans la prière – qui atteint le cœur de l'homme, le touche au sens fort du mot, le blesse parfois, le bouscule, le dérange – car la Parole de Dieu est rude à entendre certains jours – mais qui transforme et met en route vers des horizons nouveaux. « *Quitte ton pays, ta parenté, la maison de ton père et va-t-en pour le pays que je t'indiquerai* », et Abraham, arraché à sa terre, devient le père d'une multitude de peuples, le père des croyants. « *Maintenant, va, je t'envoie auprès de Pharaon. Fais sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël* », et Moïse va devenir le libérateur des siens. « *Il me faut aujourd'hui demeurer chez toi* » dit Jésus à Zachée, et celui-ci de conclure : « *Voici, Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres et, si j'ai extorqué quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple.* »

Être attentif à la Parole de Dieu pour apprendre à écouter les autres

Voilà pourquoi le Père Daniélou ose écrire que « *ce n'est pas parce qu'ils se sont trop occupés de Dieu que les chrétiens ont manqué à leur devoir social. Mais ils ont manqué à leur devoir social parce qu'ils ne se sont pas occupés de Dieu.* » Se rendre attentif à la Parole de Dieu, c'est la meilleure façon d'apprendre à écouter les autres, à entendre leurs appels. L'agité, trop encombré de ses problèmes, trop absorbé par ses affaires et ses calculs, ne sait pas prendre le temps d'écouter, d'écouter avec son cœur. Il n'est pas reproché au riche de la parabole d'avoir chassé Lazare de sa porte, mais de ne l'avoir ni vu ni entendu. Il faut entendre le cri de la sauvage d'Anouilh : « *Vous ne savez rien, vous autres. Vous avez ce privilège de ne rien savoir. Ah ! Je me sens grosse, ce soir, de toute la peine qui a dû serrer depuis toujours le cœur des pauvres quand ils se sont aperçus que les gens heureux ne savaient rien, qu'il n'y avait pas d'espoir qu'un jour ils sachent.* »

Pour savoir, il faut prendre le temps d'écouter, même si cela fait mal. À la veille de son ordination sacerdotale, le Père Lyonnet écrivait à un ami : « *Faites-vous surtout une âme de compassion. C'est ce qui manque le plus au prêtre. Il faut qu'à chaque instant, il soit prêt à porter toute douleur, non point à donner de bonnes paroles, mais à compatir, à souffrir avec. Même s'il a une folle envie d'éviter ce poids et de s'enfermer dans sa tranquillité, il faut apprendre à laisser votre porte ouverte et que puisse déferler en vous la peine du monde.* »

Seuls ceux qui se sont exercés à écouter la Parole de Dieu dans la prière seront capables d'une telle attention aux hommes, les plus proches comme les plus lointains.

3. Prier, c'est enfin apprendre à se laisser mener par l'Esprit

Sachons nous laisser interpeller par le souffle de l'Esprit

La vie est pour beaucoup un combat. Il faut lutter pour faire accepter sa personnalité, ses idées, sa fonction. Il faut parfois s'imposer dans la vie professionnelle et sociale. Il faut défendre ses droits. Le risque existe alors de se durcir, de s'enfermer dans un carcan d'idée bien arrêtées, de jugements figés sur les personnes et les événements. Nous faisons alors corps avec notre milieu au risque de nous laisser déformer par lui. Nous ne savons pas nous laisser interpeller, nous remettre en question.

Selon Monseigneur Duval, président de la Conférence épiscopale française, « *nous sommes appelés à entrer dans une société différente de celle que nous connaissons, où chacun va être obligé de remettre en cause ce qu'il a, ce qu'il sait. Il faudra vivre autrement, vivre ensemble autrement. Cette crise de la société appelle à choisir entre une régression sociale et une invention. La foi nous pousse du côté de l'invention* ». Un auteur italien parlait quant à lui de la « nouveauté » comme de « *la respiration de Dieu par le monde* ». Prier c'est justement se prêter à cette respiration de Dieu, se rendre attentif au souffle de l'Esprit et découvrir à sa lumière ce qu'il y a de faux ou d'ambigu dans notre vie. Regardons toutes choses avec un regard neuf. Car « *Nul, s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* », s'aperçoit Nicodème, maître en Israël et qui croyait savoir. Simon-Pierre, fier de sa fidélité au Seigneur, se croyait autorisé à lui faire la leçon, à le détourner de sa passion. Il s'entend dire : « *Tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.* »

Laisser la prière nous transformer

Prier, c'est faire taire en nous l'homme qui croit savoir pour laisser parler l'Esprit. Prier, c'est se laisser travailler par l'Esprit. Le Prophète Isaïe compare le Seigneur à un potier qui façonne la glaise. Je suis la glaise que Dieu façonne. Encore faut-il être une glaise malléable, ni trop dure et sèche,

ni trop fluide et molle. Trop dure, elle est bonne au rebut. Trop fluide, elle file entre les doigts et ne peut tenir debout. Mais en celui qui se prête à ce travail dans la prière, Dieu fait des merveilles. « *Je vous donnerai un cœur nouveau*, annonce le Prophète Ezéchiel. *J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon Esprit.* »

Cette transformation de l'homme de prière s'opère lentement, à son insu le plus souvent, mais vient un jour où les autres découvrent en lui le travail opéré par l'Esprit. « *Quand Moïse redescendit de la montagne du Sinaï, il ne savait pas que le peau de son visage rayonnait à la suite de son entretien avec Dieu. Aaron et tous les enfants d'Israël virent Moïse et voici que la peau de son visage rayonnait, et ils n'osèrent pas l'approcher.* »

La fidélité à l'Esprit rend souple pour l'action et multiplie les forces de l'homme. L'Esprit devenu son guide, il apprend à son école ce à quoi il lui faut renoncer, ce qu'il doit inventer, qui lui faut entreprendre. L'homme spirituel s'est rendu tellement disponible à l'Esprit dans la prière qu'il réagira dans la vie quotidienne comme il convient. Face à l'événement, il choisira les meilleures solutions. L'action est alors pour lui le prolongement de la prière.

S'adressant à des anciens élèves, le Père Arrupe, alors Supérieur général de la Compagnie de Jésus, déclarait en 1973 : « *Notre projet éducatif est de former des hommes qui ne vivent pas pour eux-mêmes mais pour Dieu et son Christ, des hommes pour les autres, c'est-à-dire qui ne conçoivent pas l'amour de Dieu sans l'amour de l'homme, un amour efficace dont le premier postulat soit la justice.* » Seul l'homme spirituel peut devenir un homme pour les autres, pour la justice, capable de contribuer à une véritable transformation du monde.

Tel est l'homme ou la femme que les autres veulent trouver en nous : non pas des gens qui passent leur journée à prier, mais dont toute la vie est éclairée et transformée par la prière. De l'Apôtre Paul, invitant les siens à prier « *sans cesse* », on a pu dire que « *sa vie ne se passait pas en prière, mais sa vie*

passait en prière, ce qui est bien différent. Il a couru les mers, écrit et parlé, gagné sa vie, mangé et bu, dormi, souffert, tout cela en état de parfaite vigilance spirituelle. » C'est bien cette « *vigilance spirituelle* » qui fera de nous des hommes d'action, des actifs qui s'arrêtent pour reprendre souffle, des actifs qui savent se taire et écouter, des actifs assez souples pour obéir à l'Esprit et s'adapter à l'événement.

Chapitre 2

DISCERNER AVANT D'AGIR

L'aventure d'Ignace de Loyola

Avant d'être le fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola fut un homme de cour, soucieux de plaire aux dames et désireux de se distinguer au service du Roi de Castille. Homme d'honneur, il refuse de se rendre quand les Français assiègent la ville de Pampelune. Un boulet lui brise les deux jambes et le contraint à cesser la résistance. Ramené à son château de Loyola - une austère maison forte - après deux opérations dont il parle comme d'une « *boucherie* », il est condamné à une longue convalescence.

Que faire d'autre alors que lire ? La bibliothèque du château est pauvre en romans de chevalerie. On ne peut lui proposer qu'une *Vie du Christ* et une *Histoire des Saints*. Peu à peu, Ignace prend goût à ces lectures pieuses. Quand il cesse de lire, il rêve tantôt de prouesses militaires et d'aventures galantes, tantôt d'une vie consacrée à Dieu et à l'exemple des Saints. « *À penser aux choses du monde, raconte-t-il lui-même, il prenait grand plaisir. Mais lorsque, par lassitude, il les laissait, il restait sec et mécontent. Au contraire, à la pensée de partir nu-pieds à Jérusalem et de se livrer à toutes les austérités pratiquées par les Saints, non seulement il trouvait de la consolation sur le moment, mais il restait content et joyeux après l'avoir abandonné. Il n'y faisait pas attention et ne s'arrêtait pas à cette différence jusqu'au jour où ses yeux s'ouvrirent et il commença à s'étonner de cette diversité et se mit à réfléchir. Il en vint à se rendre compte de la diversité des esprits dont il était agité : l'Esprit de Dieu et l'esprit du mal.* » Tel fut le point de départ de ce qu'il appellera plus tard « *le discernement des esprits* ».

Sous cette expression, barbare pour certains, se cache le moteur secret d'une authentique spiritualité de l'action. Prier c'est se laisser conduire par l'Esprit. Faut-il encore être bien sûr que c'est l'Esprit de Dieu qui nous pousse à agir, à prendre tel engagement nouveau, à renoncer à telle activité,

à licencier tel collaborateur ou à opérer telle restructuration de l'entreprise. Il ne faut pas oublier que le tentateur, le Satan, est à l'œuvre en nous et autour de nous. « *Il rôde, cherchant qui dévorer* », dit Saint Pierre le comparant curieusement à un lion à l'affût. D'où le conseil de l'apôtre Paul « *d'examiner tout avec discernement* ».

1. Qu'est-ce que le discernement ?

Analyser les mouvements qui nous agitent

Le discernement est une aptitude spirituelle qui ne s'acquiert que lentement, au prix d'un long cheminement, avec l'aide de quelqu'un de plus expérimenté qui pourra nous aider à voir clair en nous. Il s'agit d'apprécier la valeur positive ou négative de ce qui occupe notre esprit et notre cœur, de ce qui nous agite intérieurement. Ignace parle à ce propos de « *motions* », un mot qui nous renvoie au *movere* latin et qui signifie « *mettre en mouvement* ».

Motions : ce qui me meut et m'émeut, ce qui me pousse en avant, me dynamise ou au contraire me ralentit, me paralyse, ce qui me laisse dans la paix ou me met en joie, ce qui, au contraire, provoque en moi réactions superficielles ou profondes, passagères ou durables. Discerner, c'est donc arriver à distinguer peu à peu l'origine et par là-même la valeur de ce qui m'habite. Beaucoup de ces mouvements étant d'ordre naturel, les analyser relèverait-il de la simple psychologie ? Il est des réactions d'ordre proprement physiologique, très liées au tempérament de chacun, à l'état de santé du moment. Il y a des hommes solides et des êtres fragiles. Il en est qui aiment franchir les obstacles, d'autres que les difficultés abattent. Il y a des dynamiques, il y a des lymphatiques. Le même homme peut se sentir en pleine forme certains jours et abattu d'autres fois. Ces impressions n'appellent aucun jugement de valeur. Car si je peux me réjouir d'être dynamique, je ne peux en tirer gloire. Et si je peux déplorer d'être dépressif, je n'ai surtout pas à me le reprocher.

Il est des réactions d'origine affective, très dépendantes du climat. Le soleil et l'éveil du printemps entraînent la bonne

humeur. Un ciel gris, une pluie persistante sont facilement déprimants. Il est aussi des environnements qui parlent au cœur : un groupe amical, chaleureux, une foule délirante, un cadre grandiose qui suscitent facilement l'admiration voire l'enthousiasme. Un amateur d'orgue ou de musique sacrée, dans l'immense nef d'une cathédrale gothique ou l'austère beauté d'une église cistercienne, peut éprouver une émotion esthétique intense qu'il ne faut pas identifier trop vite à une expérience spirituelle.

Il est pareillement des satisfactions d'ordre intellectuel qui tiennent à la richesse des idées exposées, à la qualité de l'expression, à la voix de l'orateur, qui ne sont pas nécessairement des « motions » au sens précis où l'entend Ignace de Loyola. Dire cela, ce n'est pas nier l'importance de l'émotion sensible, de la satisfaction intellectuelle. Elles sont souvent le chemin qui mène à une authentique expérience spirituelle. Ils sont nombreux les jeunes et les adultes pour qui la fréquentation d'un groupe de prière a été l'occasion d'une véritable conversion. D'autres ont trouvé dans un enseignement biblique suivi, dans l'étude de Teilhard de Chardin, dans la lecture d'un livre du Père Varillon, une lumière qui les a conduits à Dieu. Pour beaucoup, la ferveur contagieuse des foules de Lourdes, de Paray-le-Monial ou de Taizé, aura été l'occasion d'une véritable approche de Dieu.

Savoir distinguer les appels de Dieu des suggestions de Satan

Mais il est des mouvements intérieurs, des appels très personnels, pressants parfois, discrets le plus souvent, qui viennent du plus profond de nous-mêmes, là où s'affrontent en nous l'Esprit de Dieu et l'esprit du mal. Car là où Dieu agit avec intensité, l'ennemi aussi se manifeste, parfois avec violence. Ces « motions intérieures » mettent en cause notre façon d'agir dans la vie familiale ou professionnelle, suggèrent tel projet, telle initiative, ou tel désistement, tel abandon. C'est alors qu'il faut être attentif, qu'il faut faire preuve de discernement. Je préfère laisser parler ici un auteur spirituel : « *La voix de Dieu, on veut qu'elle soit claire et elle ne l'est pas. Elle ne l'est pas, car elle peut être claire pour les sens. Mais elle est profonde, très subtile, inexplicable. Elle ne résonne*

pas dans les oreilles, ni dans notre esprit, mais plus profond, là où il habite, au plus profond de l'homme. L'appel n'est pas superficiel et c'est pourquoi il n'est pas clair. Car nous avons coutume de vivre à la surface de nous-mêmes, là où nous communiquons par la parole avec les autres, mais l'appel est profond car Dieu habite au fond de l'être. Et sa voix est un silence. »

Si Dieu nous parle, c'est qu'il a quelque chose à nous demander, quelque chose à changer dans notre vie : une initiative à prendre, un renoncement à opérer. Ces invitations de l'Esprit, tout comme les suggestions de Satan, sont appels à notre liberté. Nous avons la possibilité de les accueillir, d'y donner suite ou de les refuser. Faut-il encore être capable d'en discerner l'origine, ce qui suppose attention et clairvoyance.

Ce n'est pas sans raison que Satan est appelé « le malin ». Saint Jean nous dit qu'il est « *menteur et père du mensonge* ». Il a l'art de tout embrouiller, de nous égarer, de faire illusion, l'illusion suprême consistant à nous persuader qu'il n'existe pas. Il est capable même, nous dit saint Paul, « *de se déguiser en ange de lumière* » et de nous suggérer excuses faciles et justifications habiles. Alors face à telle promotion flatteuse qui m'est proposée, à tel projet qui m'habite depuis quelques temps, je dois me demander s'il favorise ou non ma marche vers Dieu et le service des hommes et des femmes qui me sont confiés. Dans une situation conflictuelle, à la suite d'une décision du conseil d'administration, d'une grève qui menace, je devrai me demander comment réagir. Plus que jamais, discerner, c'est réfléchir devant Dieu avant d'agir. Une autre fois, il s'agira d'accepter ou non un marché avantageux mais à des conditions moralement douteuses, ou bien d'envisager une promotion au sein du groupe au prix d'un déplacement à l'étranger et d'absences prolongées qui ne seront pas sans conséquences pour ma vie de famille.

Le discernement est nécessaire à celui qui veut agir en chrétien dans le concret de sa vie quotidienne. Discerner, c'est vivre sa vie professionnelle et sa vie familiale sous le regard de Dieu. C'est peser le bien-fondé de nos décisions, de nos choix. C'est mesurer la valeur de mes

réactions spontanées et de mes jugements habituels sur les hommes et les événements. La prière du chef d'entreprise sera souvent un exercice de discernement.

2. Le discernement au temps de la tiédeur

Quand les fausses raisons nous aveuglent...

Discerner, c'est apprendre à réagir compte tenu de nos dispositions intérieures. Au risque de simplifier une réalité nécessairement complexe, il faut distinguer deux états d'âmes possibles : le temps de la tiédeur et le temps de la ferveur. Les auteurs spirituels, Ignace comme plusieurs autres, parlent de « *désolation* » et de « *consolation* ».

La désolation correspond souvent à un état de découragement, de dégoût, de « ras-le-bol ». Les appels à plus de générosité ne nous atteignent plus. Songeons aux apôtres au jardin des oliviers. Jésus leur avait dit : « *Priez pour ne pas tomber.* » Mais quand il revint, il les trouva endormis, « *de tristesse* », selon Luc. Il est une mauvaise tristesse qui favorise le repli sur soi, le laisser-aller et un scepticisme désabusé. Jésus se fait alors pressant : « *Levez-vous. Allons. Voici tout proche celui qui me livre.* » C'est exactement le rôle de l'Esprit au temps de la tiédeur et de la torpeur que de nous réveiller, de nous remettre debout et en marche. Le Satan vise au contraire à nous endormir : « *Tu n'y arriveras jamais. C'est trop te demander. D'ailleurs pourquoi changer ? Tu as toujours fait comme ça. Ne va pas ruiner ta santé. Tu vas passer pour un sot.* »

Au temps de la désolation, on ne voit plus clair, on est sans force, sans réaction. Les fausses raisons nous aveuglent : « *Ce n'est pas si grave. Tout le monde dans la profession fait comme ça.* » C'est l'époque où la prière devient une corvée. Le Satan nous en détourne : « *Tu perds ton temps. Cela ne t'apporte rien. Tu as mieux à faire.* » Le recours aux sacrements devient difficile : nous assistons passifs à la messe du dimanche. Nous nous en dispensons pour le moindre prétexte. Nous communions par habitude. Le recours à la réconciliation se fait de plus en plus rare. Quant au travail, il est devenu nécessaire et ingrat et rien ne nous

intéresse vraiment. Nous vivons dans l'amertume, mettant en cause le système, la société, l'Église et les autres. Nous nous complaisons dans la sinistrose.

Chercher les causes de nos états d'âme

C'est précisément le moment de faire preuve de discernement. D'où vient cet état de langueur généralisée ? Ce peut être l'effet d'une grande lassitude et le résultat d'une surcharge de travail qui nous laisse épuisé et tendu. Ce peut être la conséquence d'un échec, d'une épreuve très lourde à porter. C'est peut être un coup de cafard passager ou la manifestation d'un début de dépression. Le médecin, alors, aura son mot à dire. La rencontre d'un ami et une bonne détente peuvent également être un vrai remède. La tiédeur en question peut résulter parfois d'un désordre plus profond : une antipathie mal dominée, une agressivité entretenue. La cause peut être plus intime, mettre en question notre vie sentimentale, la maîtrise de notre imagination, de nos sens. Il est enfin une explication plus banale : le manque d'effort, da ténacité, de constance et une certaine forme de paresse. On ne s'accroche plus à son travail, on laisse passer les jours. Ignace a résumé en quelques mots cet état d'âme : « *Ténèbres, trouble intérieur, motion vers ce qui est bas, inquiétude, perte de confiance, d'espérance, d'amour, de goût, paresse, tristesse...* » Prendre conscience de cet état, c'est entendre un appel à la conversion. Tentés de répéter « *À quoi bon ? Il n'y a rien à faire...* », nous entendons le Seigneur nous dire : « *Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.* »

Puis se tourner vers le Seigneur

Se convertir signifie au sens littéral se retourner. Mais vers qui ? Vers le Seigneur et vers les autres bien sûr. Ce sera, pour l'un, reprendre le chemin de la messe dominicale ; pour un autre, retrouver la prière quotidienne même s'il faut tenir quelque temps dans la nuit. Cette marche au désert est payante à la longue. C'est après avoir combattu toute la nuit avec l'ange de Dieu, sans lâcher prise, que Jacob s'en est reparti au petit matin, blessé à la hanche et boitant, mais béni de Dieu.

Se convertir, ce peut être rencontrer un ami sûr et faire le point avec lui. Ce peut être retrouver des habitudes perdues : la gymnastique matinale, l'exactitude au bureau, le dialogue avec les collaborateurs. Ce sera rouvrir un dossier trop longtemps délaissé. C'est combattre délibérément telle habitude de temps perdu. C'est renoncer à la critique systématique et stérile des gens en place. C'est, sans naïveté, relever les aspects positifs des événements et des personnes. C'est réveiller en nous l'espérance endormie. Étant entendu, nous dit Jean-Claude Saily, que « *ce qui fonde notre espérance, ce n'est pas la facilité des questions à résoudre, ni notre aptitude à les résoudre. C'est croire que le Dieu d'amour est le Dieu de l'impossible et qu'il nous sauve de tout, en particulier de ce dont nous n'arrivons pas nous-mêmes à nous sauver* ». C'est se dire tout simplement que, toujours, le jour succède à la nuit, le printemps à l'hiver et que le temps de la tiédeur fait place un jour au temps de la ferveur.

3. Le discernement au temps de la ferveur

Risques et illusions de l'enthousiasme

Au temps de la ferveur – Ignace dit de « *la consolation* », on se sent plein d'une vitalité débordante et de courage, habité par l'enthousiasme et le désir de réussir, d'inventer, de progresser. Ignace en parle comme d'une « *augmentation d'espérance, de foi, d'amour, et d'allégresse* ». Nous sommes habités par la joie de vivre, de servir et d'entreprendre. Nous sommes curieux de tout, ouverts à tout et à tous.

Mais là encore, le discernement est nécessaire. Vitalité, dynamisme et joie de vivre peuvent être la manifestation d'un heureux tempérament et d'une solide santé mais n'ont pas forcément valeur spirituelle. La joie est sans doute « *un fruit de l'Esprit* », nous dit l'apôtre Paul. Mais il y ajoute « *l'amour, la paix, la douceur, la bienveillance, la maîtrise de soi* ».

La ferveur appelle la modestie. On transforme rapidement en mérite personnel ce qui est pur don de Dieu. Or il faut savoir célébrer l'auteur de tout don. « *Que ma langue s'attache à mon palais si je perds ton souvenir* », chante la Psalmiste (Ps 136). Il faut donc nous redire avec l'apôtre Paul :

« *Qu'as-tu donc que tu n'aies reçu ? Si tu l'as reçu, pourquoi t'enorgueillir comme si tu ne l'avais pas reçu ?* » (I Co 4, 7). Il faut savoir rendre grâce, à l'exemple de Marie, la plus douée de toutes les femmes : « *Le Seigneur fit pour moi des merveilles. Toutes les générations me diront bienheureuse. Saint est son nom.* » (Lc 1, 48)

Au temps de la ferveur, les risques de dérapage existent. Celui qui réussit pleinement dans sa tâche peut être tenté d'en tirer gloire. Trop sûr de lui, il peut devenir suffisant, voire inconsciemment méprisant. Faisons attention à ne pas élabousser les autres de notre avoir, de notre savoir, de notre pouvoir. C'est le vieux Vincent de Paul qui déclare à Jeanne, qui va pour la première fois servir les pauvres : « *Ce n'est que pour ton amour que les pauvres te pardonneront le pain que tu leur donnes.* » Il faut en effet se faire pardonner d'être riche de sa santé, de ses talents, de sa compétence et de ses succès. Il est parfois des ignorances coupables, des ignorances qui sont des insultes pour tous les blessés de la vie. Rappelez-vous le cri de la Sauvage d'Anouilh : « *Je me sens grosse, ce soir, de toute la peine qui a dû serrer depuis toujours le cœur des pauvres, quand ils se sont aperçus que les gens heureux ne savaient rien et qu'il n'y avait pas d'espoir qu'un jour ils sachent.* » La ferveur peut être aussi le temps de l'illusion. Elle appelle donc vigilance et discernement, car des déviations sont possibles. Par exemple, j'ai accepté par goût de l'action et par souci de servir tel ou tel engagement social, civique ou paroissial qui s'ajoute à ma vie professionnelle. Et je me laisse gagner peu à peu par le goût de l'action pour l'action. Je cède à l'activisme aux dépens de ma vie familiale et de mon entreprise elle-même. Je mène une vie de fou et j'en suis secrètement fier. Au risque de négliger toute vie intérieure.

Autre possibilité : j'ai un sens aigu des richesses du passé, de la valeur de certaines traditions, de ces façons de faire qui, au travail comme en famille, ont fait leurs preuves. Il a toujours été fait comme ça, avec de bons résultats. Pourquoi changer ? Et peu à peu je verse dans l'immobilisme, tandis que toute évolution me paraît suspecte. Il est une fidélité au passé, louable en soi, qui peut conduire à l'intégrisme. Ou encore : je sens intensément la nécessité d'une évolution

dans l'organisation du travail, le management d'une entreprise qui se veut moderne, dans l'éducation des enfants, dans la vie liturgique, et j'en viens peu à peu au culte de la nouveauté pour elle-même. À vouloir marcher vite, on risque de n'être pas suivi. À vouloir tout bousculer, on risque de tout casser. Il est une critique de l'institution, lucide peut-être, mais qui faute de modération peut aboutir à des ruptures graves. L'histoire de l'Église en connaît de nombreux exemples.

Une règle d'or pour juger de nos comportements

Faire preuve de discernement, c'est donc savoir reconnaître l'ennemi « à sa queue de serpent », dit joliment saint Ignace. Faisant alors retour sur moi-même, sur le déroulement de ce que j'ai vécu, je verrai alors comment j'en suis venu peu à peu à négliger mon entreprise, ma famille et ma vie spirituelle. Enfin, il est une règle d'or pour juger de mon comportement au temps de la tiédeur comme au temps de la ferveur. Les touches de l'Esprit Saint sont douces, légères, suaves et patientes. Elles ressemblent « à la goutte d'eau qui pénètre lentement l'éponge ». On demeure dans la paix, dans la modestie, capable d'humour et sans se prendre trop au sérieux. « *Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes ; ils n'ont pas fini de s'amuser* », écrivait autrefois Joseph Folliet. L'ennemi au contraire, agit de façon brutale « *comme la goutte d'eau qui tombe sur la pierre* » et qui éclabousse partout alentour. Le Satan suscite en nous suffisance, agressivité et critique systématique. Il aime à détruire. Il divise les groupes sociaux comme les familles. Il bloque tout essai de dialogue. Il isole dans la tristesse. C'est bien ainsi que l'entend saint Augustin : « *La charité seule discerne les fils de Dieu des fils du diable. Ils peuvent bien tous se signer du signe de la croix, répondre tous Amen, chanter tous Alléluia, entrer dans les églises, bâtir les murs des basiliques, les fils de Dieu ne se discernent des fils du diable que par la charité. Ceux qui ont la charité sont nés de Dieu. Ceux qui ne l'ont pas ne sont pas nés de Dieu. Indice considérable, discernement capital : aie tout ce que tu voudras, si cela seul te manque tout le reste ne sert à rien, mais si tout le reste te manque et que tu n'aies que cela, tu as accompli la loi.* »

4. Prier pour refaire l'unité de sa vie

Bref, le discernement bien conduit, sans introspection inquiète et malade, et partant du seul souci de voir clair en soi, est l'accompagnement nécessaire d'une action qui se veut service de Dieu et des autres. On ne devient un homme pour Dieu et pour les autres qu'au prix d'un recours fréquent, régulier si possible, à cet exercice de relecture proposé par Ignace à ceux qui se mettent à son école. C'est la prière par excellence de l'homme d'action qui ne peut se livrer à de longues oraisons. Elle consiste à relire sa vie, à relire sa journée sous le regard de Dieu. Loin d'être une évasion, la prière me ramène à ma vie. Ma vie devient l'objet de ma prière. La journée écoulée devient l'occasion d'un chant d'action de grâces, d'un appel à la miséricorde du Seigneur, d'un regard sur l'avenir proche ou lointain.

Prier ainsi, c'est faire l'unité de sa vie. Ma vie nourrit ma prière et ma prière alimente ma vie. La prière prépare l'action et l'action prolonge la prière. Elles se complètent. Toute ma vie, si profane qu'elle soit, devient attention et docilité à l'Esprit. Le discernement ainsi vécu au quotidien me rend capable de décider en toute liberté, et m'amène à trouver Dieu au cœur de l'action.

Chapitre 3

SE DÉCIDER EN TOUTE LIBERTÉ

J'aurais pu commencer ce propos par un appel : « *On demande des hommes libres.* » Encore faut-il savoir ce que l'on met sous les mots. Certains, à force d'être galvaudés, perdent toute signification. Car le mot liberté est un mot usé. Tous les leaders politiques se présentent en défenseurs des libertés. Mais ils s'accusent mutuellement d'intolérance. Au nom de la liberté d'entreprendre et de commercer, on peut être tenté d'écraser le concurrent. Pour faire œuvre de libération politique, on peut être amené à supprimer les opposants. La liberté devient pour certains le paravent de la permissivité. Il fut un temps où les défenseurs de l'école publique et ceux de l'école privée se réclamaient les uns et les autres de la liberté. Les uns collaient au pare-brise de leur voiture « *Le choix de l'école : une liberté* » et les autres « *Laïcité = liberté* ».

La liberté devrait être la marque spécifique du chrétien. « *Si vous me demandez pourquoi je suis chrétien, disait le Père Varillon, je vous répondrai : j'ai choisi l'Évangile comme éducateur de liberté.* » Or la liberté évangélique n'est pas caprice ou fantaisie, elle n'est pas soumission à l'instinct, licence ou abandon à la facilité. « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés. Tenez donc ferme et ne laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage* », écrit Paul aux Galates (Ga 5, 1). « *La liberté, écrit encore le Père Varillon, ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais à vouloir ce que l'on fait, c'est-à-dire à assumer la responsabilité de ses actes. Un homme n'est authentiquement un homme que lorsqu'il assume la responsabilité de sa vie.* »

L'homme libre sait où il va et veut ce qu'il fait. Belle formule, souvent contredite dans le concert de nos journées. Le jeune qui suce un bonbon acidulé ou un chewing-gum dès qu'il en a envie et qui fait pétarader son cyclomoteur à toute heure du jour ou de la nuit pense affirmer ainsi sa liberté. Il se révèle en fait victime de ses caprices. Celui, jeune ou adulte, qui ne sait pas se refuser une cigarette dans un lieu ou un temps où

il ne convient pas de fumer, celui qui n'est pas capable de fermer le poste de télévision lorsqu'il le faudrait, celui-là n'est pas encore parfaitement libre. Celui, celle, qui ne peut retenir le mot méchant ou la critique qui lui brûle les lèvres, celui ou celle ne peut se refuser l'objet futile qui la tente en faisant du shopping, celui qui n'envisage même pas de remettre en question ses façons de penser et ses façons de faire, tous ceux-là ne sont pas encore libres. Qui d'entre nous, d'ailleurs, oserait se dire vraiment un homme libre ? Je peux répercuter sans la discuter l'opinion de mon milieu social, de l'organisation professionnelle ou du parti politique dans lequel je militais. Je peux me faire l'écho du journal d'opinion que je lis habituellement, et je deviens le reflet trop docile de ce qui se dit, de ce qui se vit autour de moi. D'où cet appel : « *On demande des hommes libres.* »

1. Nos décisions sont-elles des actes libres ?

La vie de chacun d'entre nous est jalonnée d'une multitude de décisions. Les unes toutes simples, commandant l'heure de notre coucher et de notre lever ou les multiples démarches de la vie quotidienne. Décisions anodines, mais en apparence seulement, car elles sont révélatrices de notre tempérament. Elles sont déjà une occasion d'exercer notre liberté. Il est d'autres décisions plus importantes, comme l'achat d'une nouvelle voiture, d'un bateau de plaisance ou d'une résidence secondaire. Certaines, plus graves, engagent notre avenir et celui de notre famille, ou bien celui de notre entreprise : une nouvelle naissance, le choix d'une école, l'acceptation d'une promotion qui nous fera quitter la région, de nouvelles responsabilités syndicales, civiques ou ecclésiastiques, le licenciement d'un collaborateur, la fermeture ou la délocalisation d'une succursale, le travail le dimanche, etc. De telles décisions ne vont pas de soi.

Or, pourrions-nous dire que notre choix aura été fait en toute liberté ? Nous n'échappons pas, en effet, à de multiples pressions. Une demande insistante du conjoint ou des enfants et l'on cède pour ne pas faire de peine ou par lassitude. Un démarcheur habile, et l'on a conscience après coup de s'être fait manipuler. Les amis qu'on ne peut pas

toujours éconduire. Les pressions contradictoires de notre syndicat professionnel ou de notre comité d'entreprise. Les appels de la paroisse, de l'école, et l'on ne peut toujours dire non. Plus subtile mais aussi efficace, il faut aussi compter avec l'influence de la publicité, de l'opinion publique ou de la mode. Comment se priver d'un appareil ménager ou d'une machine célébrée partout ? Comment ne pas aller voir le film dont tout le monde parle ? Comment manquer le débat télévisé annoncé par toute la presse ? À ces appels venus de l'extérieur s'ajoutent les pressions venues de plus profond de nous-mêmes : instincts mal contrôlés, appétits toujours renaissants, désirs secrets, fantaisie capricieuse qui fait dire à l'un « *j'ai envie de m'éclater* », à l'autre « *j'ai besoin de me faire valoir* », au troisième « *je ne peux pas manquer cette affaire* ». Mais d'autres appels secrets nous habitent aussi, qui nous invitent à nous dominer, à nous dévouer, à donner de notre temps, de notre attention, de notre affection ou à nous engager totalement pour une grande cause. Comment réagir au milieu de ce faisceau d'appels contradictoires ? Comment se décider en toute liberté dans un monde complexe ? Comment, dans un monde en perpétuelle évolution, le chrétien peut-il dire qu'il fait la volonté de Dieu ?

2. Faire la volonté de Dieu, un acte de liberté

Il nous arrive de parler de la volonté de Dieu comme d'une réalité extérieure à nous, magique en quelque sorte, comme d'un commandement plus ou moins arbitraire qui s'imposerait, inéluctable, et qu'il nous faudrait subir passivement. Or la volonté de Dieu n'est pas le diktat d'un maître lointain. Elle se révèle peu à peu à celui qui sait écouter, dans le silence, sa voix venue du plus profond.

« *Le Saint-Esprit, écrit le Père Varillon, n'est pas Celui qui dicte nos décisions. Il est Celui qui les inspire. Dieu refusera toujours d'écrire Lui-même notre histoire. S'il le faisait, nous ne pourrions pas dire qu'Il nous aime. Car il consentirait à ce que nous restions des enfants, des mineurs. On s'exprime mal quand on dit que Dieu a un projet sur l'homme. Le vrai, ce n'est pas que Dieu a un projet sur l'homme, c'est que l'homme est le projet de Dieu. C'est tout différent. Dieu nous*

veut hommes, c'est-à-dire adultes, responsables, construisant nous-mêmes notre liberté, écrivant nous-mêmes notre histoire. »

La volonté de Dieu se découvre donc au terme d'un dialogue intime entre le Seigneur Dieu et l'homme que je suis, dans le secret de ma conscience. L'appel de Dieu, la parole de Dieu, entendue, réfléchie, méditée, suscitera en moi une libre réponse. **Autrement dit, faire la volonté de Dieu, c'est se comporter en homme libre.** N'est-ce pas ce que suggère cette affirmation de Jésus rapportée par Jean l'évangéliste : « *Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres.* » (Jn 8, 31)

Pour devenir libres, il faut « *demeurer dans la parole* ». Ceci appelle une patiente attention. Il faut « *connaître* » Celui qui a dit : « *Je suis la vérité.* » Cela suppose une intime relation. Le Seigneur en effet n'impose rien. Il dit à la Samaritaine : « *Si tu savais le don de Dieu.* » Il interroge le paralytique : « *Veux-tu guérir ?* » Il suggère au jeune homme riche : « *Si tu veux être parfait.* » Le disciple est celui qui répond à l'appel entendu. L'apôtre Paul affirme de son côté que « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés* ». Et il en tire une double conclusion : « *Que cette liberté ne donne aucune prise à la chair, marchez sous l'impulsion de l'Esprit.* »

Me comporter en homme libre, c'est faire preuve de liberté de jugement malgré les courants d'opinion et le matraquage des médias. C'est aussi faire preuve de détachement du cœur, me laisser guider par la raison éclairée par la foi, par la parole de Dieu et par l'enseignement de l'Église, ne pas céder à quelque sentiment superficiel d'attirance ou d'allergie, de sympathie ou d'antipathie, de peur ou de volonté de puissance, d'ambition ou de démission, d'enthousiasme irréfléchi ou de découragement, de fantaisie capricieuse ou d'opiniâtreté. C'est cela, sans doute, « *marcher sous l'impulsion de l'esprit* ».

« *La volonté de Dieu réside dans ce que je décide de faire et dans la responsabilité que je prends devant Dieu de cette décision. Comment trouver la volonté de Dieu ? Mais*

cherche-la dans ta conscience d'homme. Elle est ce que tu décides de faire, en conscience, raisonnablement, en tout humanité et humilité. Dieu est là parce qu'une liberté émerge au monde. Voilà la volonté de Dieu. Elle n'apparaît ni dans la frénésie de celui qui se laisse emporter par la passion, ni dans le lâche abandon de celui qui se laisse mener par les événements », explique le Père Ganne.

Ce n'est pas sans raison que le Concile Vatican II nous a rappelé que tous les baptisés étaient fils adultes et majeurs de l'Église. Ce serait agir en enfant que d'attendre de l'Église qu'elle nous dise en détail ce que nous avons à faire ou à ne pas faire. Mais ce serait réagir comme un adolescent en crise que de récuser a priori les interventions de l'Église. Le chrétien adulte a le devoir de s'informer de la pensée de l'Église et ce devoir augmente avec ses charges familiales, professionnelles et sociales. Mais, ceci fait, à lui de prendre ses responsabilités sous le regard de Dieu. À lui d'apprécier la situation particulière qui est la sienne. Il est des éléments qu'il est seul à connaître. À lui donc de décider en toute liberté.

Faut-il opérer ou pas ? Seul le médecin peut le dire. Faut-il augmenter les salaires ou pas ? Seuls les partenaires sociaux peuvent en débattre. Faut-il envisager une nouvelle naissance à notre foyer ? Seuls les époux concernés peuvent en juger et en décider. Dieu aime les hommes responsables. Il sera plein de miséricorde, j'en suis sûr, pour celui qui s'est fourvoyé en croyant bien faire. Le mot de Paul est plus que jamais d'actualité : « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés.* » (Ga 5, 1)

3. Les Exercices spirituels, une école de liberté

Encore faut-il apprendre à se comporter en homme libre, à se décider en toute liberté. Il y faut – il est vrai – un long apprentissage. Parmi d'autres formules, les Exercices spirituels de saint Ignace sont une « *école de liberté* ». Le Père Thomas qui fut aumônier national du Mouvement des Cadres Chrétiens, écrivait : « *Ignace est le maître d'une spiritualité de la décision. Nos décisions sont le lieu véritable de notre union*

à Dieu. Ne cherchons pas l'union à Dieu d'abord dans le recueillement ou dans de longues prières. C'est au niveau de la volonté concrète que l'homme et Dieu s'unissent vraiment. »

Les étapes de ce « chemin de liberté »

« *On appelle exercices spirituels toute manière de chercher et de trouver la volonté de Dieu dans la disposition de sa vie.* » C'est donc à moi de me préparer et de me disposer à sentir ce que Dieu veut de moi, à moi de me laisser mouvoir et é mouvoir par lui ; à moi, en fin de compte, de me décider, le moment venu en toute liberté. L'acquisition de cette liberté intérieure suppose une série d'exercices. Tout comme l'endurance physique, la souplesse et l'adresse exigent un long entraînement. Il y a des exercices spirituels comme il y a des exercices physique. La réflexion, la prière, la lecture attentive de la Parole de Dieu et la relecture de notre vie sont des exercices comme le sont la marche, la natation et le saut à la perche. Faire retraite à l'école d'Ignace signifie acquérir une certaine discipline intérieure, qui permet de devenir un homme libre.

D'autant qu'il s'agit de se libérer de tout « *attachement désordonné* », selon l'expression ignatienne. La liberté du jugement et du cœur supposent une certaine purification. L'argent, le succès, le pouvoir et le sexe peuvent être des idoles auxquelles il peut nous arriver de sacrifier. Il s'agit alors de parvenir à la « *connaissance intérieure de [mon] péché* » et de découvrir la racine profonde de ce qui nous éloigne de Dieu et des autres, de « *sentir le désordre de [mon] activité* » (autre expression ignatienne). Une vie ordonnée est en effet une vie orientée vers le service de Dieu et des autres. Une activité réglée par le seul souci de mon intérêt, mon avoir, mon savoir, mon pouvoir ou mon plaisir est une vie désordonnée. Une vie dont Dieu est pratiquement absent, une vie sans prière aucune, est une vie désordonnée. Il s'agit aussi de « *connaître ce monde* » que saint Jean dénonce quand il dit : « *N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde.* » (Jn 2, 15)

Monde de concurrence, de rivalité, de violence, d'exclusion, de haine. L'esprit du monde est singulièrement contagieux. Qui d'entre nous oserait s'en déclarer parfaitement indemne ?

Il est un mal qui imprègne la société tout entière. Nos systèmes sociaux, économiques et politiques, nos relations commerciales, les institutions qui nous régissent, la loi elle-même, pour autant que l'injustice y est imbriquée, sont les formes concrètes dans lesquelles le mal est objectivé, normalisé, banalisé et parfois légalisé. Songez à l'I.V.G. Nous disposons d'une expression biblique pour désigner cette réalité : l'idée de « monde » au sens négatif où l'emploie parfois saint Jean.

On peut sans rien dire, sans rien faire, et justement parce que l'on ne dit rien, que l'on ne fait rien, devenir complice du mal à l'œuvre dans ce monde. D'où l'importance de savoir s'en reconnaître parfois solidaire. Reconnaître ainsi son péché, le dénoncer au besoin, se tourner vers le Christ libérateur dans le cadre du sacrement de réconciliation, c'est une première étape sur le chemin de la liberté. Amené au pied du Christ par l'aveu de mon péché, il me faut alors prendre le temps de Le contempler. Pour devenir un homme libre, il me faut un modèle. Il est lui, le Christ, l'homme libre par excellence. Il s'agit d'apprendre à son école à savoir dire « oui », à savoir dire « non ». « *Que votre oui soit oui, que votre non soit non. Tout le reste vient du malin.* » (Mt 5, 37)

Le Christ fut libre à l'égard de toutes formes de richesse. Il va de village en village sans domicile fixe. Il est l'ami des petits et des pauvres. Il ne dédaigne pas pour autant de s'asseoir à la table du riche Simon, mais Il se laisse approcher par la pécheresse publique et Il prend sa défense devant les convives stupéfaits. Il reconnaît la science des scribes et des pharisiens, mais Il n'hésite pas à dénoncer leur hypocrisie : « *Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.* » (Mt 23, 2) Il enseigne de rendre à César ce qui est à César, mais le prestige et l'autorité de gouverneur romain ne l'émeuvent pas pour autant. Pilate le menace : « *J'ai le pouvoir de te crucifier.* » Il s'attire cette réplique : « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait pas été donné d'en haut.* » (Jn 19, 11) Face à la mort, Jésus reste souverainement libre.

Saint Luc nous le montre « prenant résolument » le chemin de Jérusalem.

Des amis veulent le mettre en garde : « *Hérode veut te faire mourir.* » Il se contente de répondre : « *Il me faut poursuivre ma route. Car il n'est pas possible qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.* » (Lc 13, 31) Pour lui, être libre c'est faire la volonté de son Père : « *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* » (Jn 4, 34) Mais l'obéissance de Jésus n'a rien d'une soumission passive, résignée à une volonté d'en-haut qui s'imposerait à lui comme de l'extérieur. Elle est adhésion réfléchie, ardente et généreuse au projet du Père, un projet qu'il fait totalement sien. « *Le Père m'aime parce que je fais toujours ce qui lui plaît.* » (Jn 8) Ainsi, lorsque Jésus obéit, Il se montre souverainement libre. Il nous révèle alors ce qu'est la véritable obéissance à la volonté de Dieu : non pas une démission, beaucoup plus qu'une soumission, une attention aimante, une adhésion cordiale à l'appel de Dieu. Il faut avoir compris cela pour aborder l'heure du choix.

L'élection, étape décisive

Nous voilà parvenus à l'étape décisive de la démarche ignatienne, ce qu'il appelle l'élection. Dans le cadre du suffrage universel, élire c'est choisir entre plusieurs candidats, c'est éliminer. Dans le cas présent, faire élection, c'est choisir ce qui va dans le sens du service de Dieu et éliminer ce qui s'y oppose. Devenir un homme pour Dieu, un homme pour les autres, être capable d'aimer d'avantage, voilà ce qui prime. Tout le reste n'est que moyen. Prenons l'exemple du bateau de plaisance. À supposer qu'une possibilité me soit donnée d'acquérir un tel bateau, comment vais-je décider de son achat ? Parlant en général, Ignace écrit : « *L'homme doit user de toutes choses dans la mesure où elles lui sont une aide et s'en dégager dans la mesure où elles lui sont un obstacle pour un meilleur service de Dieu.* » Toute la question sera de savoir si ce bateau, en l'occurrence, sera pour moi une détente utile, voire nécessaire, pour mieux remplir ma tâche.

Poser ainsi la question suppose que je sois en état de parfaite disponibilité, c'est-à-dire prêt à adopter la solution qui

m'apparaîtra la meilleure sous le regard de Dieu. Saint Ignace évoque « *le fléau de la balance* » qui se tient en équilibre, avant de pencher vers ce qui a le plus de poids. L'essentiel est que je sois capable de dire « bateau ou pas bateau » comme le Seigneur voudra, ou plus exactement selon ce qui m'apparaîtra, en conscience, le meilleur.

Trois manières d'approcher la juste décision

Mais je ne puis rester à ce stade. Il faut décider. Plusieurs approches de la décision sont alors possibles. Il est des cas où la chose paraît claire et évidente. Laissons-là le cas du bateau. Le choix d'une carrière, la réponse à une vocation sont autrement graves. Or là aussi, il peut y avoir quasi-évidence. Il est des vocations de marin, de médecin qui s'imposent très tôt à l'esprit d'un jeune. Certains d'entre nous, à quinze ou dix-huit ans, se sont sentis appelés à une vocation sacerdotale et religieuse. Dans la prière, l'idée s'est affirmée avec une telle force qu'il n'était pas question de refuser malgré les inévitables résistances intérieures. Le choix d'un fiancé, d'une fiancée, peut répondre à ce genre d'éblouissement. Jérémie le Prophète fait état d'une semblable expérience quand il écrit : « *Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire. Tu m'as maîtrisé, tu as été le plus fort.* » (Jr 20, 7) Si évidente soit la décision à prendre, il sera bon cependant, et souvent nécessaire, de consulter un tiers. Celui-là confirmera mon projet ou m'invitera à prolonger ma recherche.

Lorsque les choses ne sont pas si claires, une seconde approche de la décision existe. Elle offre des avantages, des inconvénients et des risques. Faut-il par exemple accepter cet engagement nouveau qui va perturber inévitablement ma vie professionnelle, ma vie familiale ?

Je suis indécis, tiraillé entre le désir d'en faire plus et la peur d'être entraîné trop loin. Je crains d'être lâche, mais je redoute aussi d'être imprudent. Faut-il envisager la fermeture de tel atelier, la délocalisation de telle usine ? Faut-il entreprendre telle opération financière délicate ? Il faut alors prendre le temps de consulter le Seigneur dans la prière. Il conviendra d'être attentif aux divers mouvements intérieurs

qui vont m'habiter, m'agiter. À la pensée de cet engagement nouveau qui m'est proposé, mille objections me viennent à l'esprit. Je vais devoir y consacrer plusieurs soirées par mois, sacrifier plusieurs week-end en famille. Puis je vais être mis en avant : on aura vite fait de découvrir mes limites. Je serai exposé à la critique, voire à la jalousie de certains. Compte tenu de tout cela, je suis enclin à renoncer. Pourtant la perspective de dire « *non* » me laisse insatisfait. J'ai l'impression de céder à la facilité. Je me sens invité à sortir de mon petit confort, à faire davantage pour les autres, à prendre des risques, et cette perspective me laisse dans la paix. L'idée d'accepter cette proposition est plutôt pour moi source de joie.

Ces oscillations en moi dans un sens et son contraire sont à interpréter comme des signes de l'action en moi de l'Esprit de Dieu et de l'esprit mauvais : celui qui pousse en avant, celui qui freine, qui paralyse. « *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* » écrit Paul aux Corinthiens (2 Co 3, 17). Et cette liberté est source de joie. « *J'ai expérimenté, écrit un chef d'entreprise, qu'il y a des décisions importantes qui vous laissent le cœur léger, qui vous donnent envie de chanter. Une bonne décision, c'est une décision qui rend heureux.* »

La décision de l'homme d'action

Les hommes d'affaires seront peut-être plus enclins à utiliser la troisième approche de la décision proposée par Ignace. Elle suppose d'être intérieurement calme, ni poussé par un enthousiasme irréfléchi, ni paralysé par la crainte et le doute, sans pression extérieure non plus. Je suis laissé à mes seules ressources. Il convient alors de bien préciser la décision à prendre. De quoi s'agit-il exactement ? Il est des options qu'il faut savoir chiffrer à l'avance. Il faut ensuite se remettre en état de disponibilité intérieure : je suis prêt à adopter la solution qui m'apparaîtra, devant Dieu, la meilleure. Je pense à ce garçon qui aime une jeune fille dont il voudrait bien faire un jour sa femme, mais qui, depuis son adolescence, entend un appel plus ou moins confus à devenir prêtre. Choisir l'un ou l'une, c'est renoncer à l'autre. Il prend pour cela quelques jours de retraite. Dans la prière, il s'exerce à dire, et non sans mal : « *Seigneur, non pas ce que je veux, mais ce que tu*

veux. » Un matin, il me dit avec une joie évidente et non sans émotion : « *Je crois être prêt à opter pour ce qui m'apparaîtra comme la volonté de Dieu.* » Il est mûr alors pour mettre par écrit les raisons pour et les raisons contre l'une et l'autre solution : mariage ou sacerdoce. Et le matin suivant, il me déclare avec un grand sourire : « *Je suis persuadé maintenant que le Seigneur m'encourage à poursuivre dans la voie du mariage* » (ou plus exactement, il m'avoue : « *Le Seigneur m'a dit : ta Catherine, tu peux la garder.* »).

Il est assez frappant que, dans un pareil cas, la solution retenue n'est pas celle qui pouvait paraître au départ la plus généreuse. Il y a pour chacun à chercher et à trouver ce qui est sa vocation personnelle. En optant pour le mariage, en renonçant librement dans la paix à une éventuelle vocation sacerdotale, ce jeune pouvait dire en vérité qu'il faisait la volonté de Dieu. Choisir, après réflexion, discernement, prière, ce qui paraît le meilleur, c'est effectivement faire la volonté de Dieu.

À travers ces trois approches de la décision, qui se complètent, se manifeste le désir de ne prendre aucune décision importante dans la précipitation, en n'écoulant que ses goûts. La décision prise alors est un acte de liberté. Elle est le résultat de l'action conjuguée de l'homme et de Dieu. C'est à moi de chercher mais l'Esprit du Seigneur accompagne ma recherche. C'est moi qui trouverai la solution, mais la trouver c'est aussi la recevoir de celui qui me l'a inspirée. Il faut être très actif pour bien recevoir. Songez au joueur de football qui sait recevoir une passe pour placer ensuite le ballon dans les buts.

Se décider en tout liberté, c'est prendre une décision, mais c'est en même temps la recevoir de Dieu. C'est prendre la responsabilité d'accueillir ce qui m'est donné. « *Je ne fais rien de moi-même. Je ne dis rien de moi-même* » dit Jésus, homme libre par excellence. Il accepte de recevoir ce qu'il prend la responsabilité de dire et de faire. Agir en chrétien, c'est se recevoir de Dieu, au cœur de son action. C'est à ce terme que tendent les Exercices spirituels, école de liberté.

4. Peut-on subir l'inévitable et rester libre ?

Reste le cas fréquent d'une situation qui s'impose à moi et que je ne puis éviter : une maladie, un accident, un deuil, un licenciement ou un échec dans ma vie familiale ou professionnelle. Suis-je alors contraint de supporter, de subir ? « *Résignation, quelle triste chose*, écrit une grande malade. *Ils ne savent pas ce qu'ils font, ceux qui la prêchent sans l'expliquer.* » Autrement dit, l'épreuve, si lourde qu'elle soit, je n'ai pas à la subir passivement, mais à la vivre, en m'efforçant de rester libre sous la contrainte. Je n'ai pas oublié ce livre d'un rescapé américain de la guerre du Pacifique. Malgré l'acharnement des combats, la violence qui peut transformer le soldat en une brute, il écrit : « *Nous sommes restés des hommes.* » Jacques Lebreton, quant à lui, a perdu durant la campagne de Lybie ses deux yeux et ses deux mains, et pourtant il va de ville en ville en criant sa joie de vivre. Car après un temps de révolte, il a découvert qu'il est possible d'aimer et de servir même sans ses yeux et ses mains. Il ne subit pas son infirmité ; il la vit dans la joie, une joie contagieuse.

Quand Maximilien Kolbe s'offre à prendre la place d'un père de famille, déporté comme lui et condamné au terrible cabanon de la faim, et qu'il y meurt, il affirme de façon héroïque que, même au cœur de la sauvagerie, il est encore possible de rester un homme libre.

C'est parce qu'elle avait longtemps contemplé le Christ, libre face à la mort, que Suzanne Fouche, grande allongée de Berk, pouvait écrire : « *Ma souffrance n'a de valeur que celle que je lui donne car elle est un mal en soi. Tout dépend de ce que j'en fais. Je puis la galvauder, je puis la consacrer. Si je la prends en mains, comme le prêtre à la messe prend l'hostie, si l'ayant offerte, je prononce sur elle le « oui » témoin de ma foi, je la consacre. Ma souffrance devient chose sainte et chaque miette prend valeur infinie.* »

Puissions-nous comprendre, quand viendra l'heure de l'épreuve, que même alors, il est possible de se comporter en homme libre. C'est la grande leçon donnée par Jésus-Christ. Se référer à la volonté du Père, ce n'est pas

capituler, ce n'est pas démissionner, c'est prendre sa vie en mains, c'est en disposer librement : « *Ma vie nul ne me la prend, mais c'est moi qui la donne.* » (Jn 10, 18)

À son exemple, je me sens invité, face aux appels contradictoires qui me parviennent, à ne pas laisser prendre ma vie par le courant des événements et la pression de l'entourage, mais à la donner lucidement, librement, jour après jour, bref, à me décider en toute liberté.

Chapitre 4

DIEU RENCONTRÉ AU CŒUR DU MONDE

C'est au cœur du monde que nous avons à vivre notre foi chrétienne. C'est dans le concret de notre vie familiale, professionnelle, sociale, que nous avons à devenir des hommes pour Dieu, des hommes pour les autres. Ce mot « monde » désigne à la fois le cadre de notre vie habituelle, mais aussi une façon de vivre contraire à l'Évangile. On dit : le monde patronal, le monde ouvrier ; on parle également, en termes péjoratifs, de l'esprit du monde, l'esprit mondain. Le même mot en effet dans l'évangile de Jean a un double sens, quelque peu contradictoire. Il désigne d'une part l'ensemble de l'humanité. C'est ainsi que Jean nous dit : « *Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils, pour que le monde soit sauvé par Lui.* » (Jn 3, 16)

Le monde désigne par ailleurs tout ce qui s'oppose à Dieu, l'homme dans son refus de Dieu, l'homme devenu esclave de ces idoles que peuvent devenir l'argent, le sexe, le pouvoir. Jean écrit : « *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.* » (1 Jn 2, 15)

La vie du chrétien reproduit cette tension entre « *ne pas être du monde et vivre au cœur du monde* », aimer le monde-humanité et se garder de l'esprit du monde. Parlant de ses apôtres, Jésus dit : « *Ils ne sont pas du monde* » mais « *ils sont dans le monde* ». Jésus les envoie dans le monde comme lui-même y a été envoyé par le Père. Il demande alors à son Père non pas de les retirer du monde, mais de les garder du mal. En fait, il n'est pas possible d'être présent au monde de façon signifiante, sans être en même temps présent à Dieu. Il nous faut, au cœur de notre action quotidienne, garder une âme de contemplatif. Sans doute, nous ne sommes pas des contemplatifs au sens strict du mot. Nous ne sommes pas des moines. C'est à chacun d'entre nous pourtant que s'adresse le mot de saint Augustin : « *Personne ne doit être tellement perdu dans la contemplation* »

qu'il ne pense plus à l'utilité de son prochain, ni tellement actif qu'il ne cherche plus la contemplation de Dieu. » Autrement dit, il n'y a pas opposition entre action et contemplation mais une complémentarité nécessaire. La prière du chrétien inséré dans le monde est tournée vers l'action, prépare l'action, et son action nourrit sa prière, prolonge sa prière. Il y a comme un mouvement circulaire, incessant, de l'une vers l'autre. « Devenir des contemplatifs dans l'action », voilà un programme qui suppose de découvrir dans le monde la présence et le travail de Dieu, de respecter en tout homme l'image même de Dieu et enfin de collaborer au travail de l'Esprit dans le monde.

1. Découvrir dans le monde la présence et le travail de Dieu

Le contemplatif dans l'action est un homme ou une femme capable de trouver Dieu en toutes choses, de reconnaître en toute vie la présence et l'action du Dieu créateur. En effet, c'est tous les jours et sous nos yeux que se prolonge la création du monde. Nous sommes donc invités à faire nôtre la méditation de ce lointain ancêtre qui, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, parcourt des yeux le monde et retrouve quelque chose du regard même de Dieu : c'est la première page de la Genèse. À chaque étape de la création que l'auteur présente comme les six jours d'une longue semaine laborieuse, revient comme un refrain l'évocation du regard de Dieu : « *Et Dieu vit que cela était bon* » et récapitulant le tout : « *Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, cela était très bon. Il eut un soir, il y eut un matin, sixième jour.* » (Gn 1, 31) À notre tour de parcourir le monde, d'y saluer la présence et le travail du Dieu créateur. L'éclat du soleil, la clarté du jour, la nuit semée d'étoiles, la pluie – véritable bénédiction au pays de la sécheresse – l'immensité de la mer, la terre couverte de végétation : les arbres, les plantes, les fleurs, les animaux qui peuplent la terre, les cris des oiseaux dans le ciel et cette multitude de poissons de toutes couleurs que nous révèlent les expéditions sous-marines, le microcosme des insectes rendu vivant par le cinéma, autant de signes de la présence de Dieu. « *Depuis la création du monde, écrit Paul aux Romains (1, 20), ses perfections invisibles, son éternelle puissance, sont visibles dans ses œuvres.* » Quant à Jésus, il répond aux Juifs

qui lui reprochent d'avoir guéri un paralytique le jour du sabbat : « *Mon Père toujours travaille, et moi aussi je travaille.* » (Jn 5, 17)

Il faut apprendre à retrouver la trace du travail incessant du Créateur. La vie bouillonnante de la nature toujours en mouvement du matin au soir, du printemps à l'hiver, la vie secrète des glaciers, le déplacement imperceptible des continents, le flux et le reflux des océans, l'eau bondissante des torrents, la reproduction des espèces, la vie de mon propre corps, le battement du sang dans les artères, le jour comme la nuit, autant de signes du travail de Dieu, source de toute vie.

Un exemple : Teilhard de Chardin

Pour un Teilhard de Chardin, c'est le monde entier qui est un « *milieu divin* » et son *Hymne à l'Univers* peut inspirer notre prière : « *Puisque, Seigneur, dans les steppes d'Asie, je n'ai ni pain, ni vin, ni autel, je vous offrirai sur l'autel de la terre entière, le travail et la peine du monde. Je placerai sur ma patène, ô mon Dieu, la moisson attendue de ce nouvel effort. Je verserai dans mon calice la sève de tous les fruits qui seront aujourd'hui broyés.* » Faire de la terre où je circule, de l'entreprise, de l'atelier, du bureau où je travaille, un autel d'où s'élèvera une prière de louange, de reconnaissance et d'adoration, c'est cela devenir contemplatif dans l'action. Et Teilhard de poursuivre : « *Parce que vous m'avez donné, mon Dieu, une sympathie irrésistible pour tout ce qui se meut dans la matière obscure, parce que, irrémédiablement, je reconnais en moi, bien plus qu'un enfant du ciel, un fils de la terre, je montrerai, ce matin, en pensée sur les hauts-lieux chargés des espérances et des misères de ma mère, et là, sur tout ce qui, dans la chair humaine, s'apprête à naître ou à périr sous le soleil qui monte, j'appellerai le feu.* »

Au cours de ses expéditions scientifiques, à l'occasion de son travail de chercheur, Teilhard découvre Dieu présent, agissant au cœur du monde. Se rappelant cette flamme mystérieuse qui se pose sur les apôtres, au jour de la Pentecôte, il appelle le feu de l'Esprit sur cette terre qu'il ose appeler sa mère parce qu'elle lui fournit le fruit de ses travaux. Teilhard, un

savant, un penseur, un prêtre, pour qui « *il n'y a pas de choses sacrées ou profanes, pures ou impures* », pour qui tout ce qu'il voit, tout ce qu'il découvre devient l'occasion d'une prière, une prière qui finit par ne plus faire qu'un avec son travail.

Rencontrer le Créateur dans toutes ses œuvres

Devenir contemplatif dans l'action, c'est renverser les barrières qui séparent en compartiments étanches notre vie de famille, nos responsabilités professionnelles, sociales, civiques d'une part, et notre vie de foi, notre prière d'autre part. Devenir contemplatif dans l'action, c'est rassembler dans l'unité d'un même regard de foi tout ce qui fait notre vie d'homme ou de femme. Dans ces conditions, un déplacement professionnel, une promenade à la campagne, une course en montagne, une sortie en mer, un voyage en avion sont autant d'occasions de faire nôtre le regard de Dieu sur le monde et de chanter avec François d'Assise : « *Loué sois-tu, Seigneur, dans toutes créatures, spécialement Messire Soleil, par qui tu donnes le jour, la lumière. Il est beau, il est rayonnant, d'une grande splendeur, et, de Toi, le très Haut, il nous offre le symbole.* »

Teilhard parlait de la terre comme de sa mère nourricière, François salue le soleil comme un frère et l'eau comme une sœur. N'est-ce pas le prolongement de ce regard admiratif du Créateur : « *Dieu vit tout ce qu'Il avait fait. Cela était très beau.* » Ignace de Loyola, parlant de lui-même à la troisième personne écrit : « *La plus grande consolation qu'il recevait était de regarder le ciel et les étoiles, ce qu'il faisait souvent et longtemps parce qu'il éprouvait à cette vue une très grande envie de servir.* » Pour Ignace, contempler le ciel, ce n'est pas s'évader dans un monde de rêves, c'est entendre l'appel à servir toujours davantage. Alors, du sentier où je peine en montagne, je m'élève jusqu'à Dieu : « *Tu es mon rocher.* » En buvant à l'eau claire du torrent, j'entends le Seigneur me dire : « *Celui qui a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive.* » Le soleil de midi est pour moi le reflet de celui qui a dit : « *Je suis la lumière.* » Au volant de ma voiture, les yeux fixés sur la route, je l'entends me dire : « *Je suis le chemin.* » Chaque repas en famille peut être un rappel : « *Je suis le pain de vie.* »

À l'homme contemplatif, tout parle de Dieu. Il suffit, pour cela, d'ouvrir les yeux, les yeux de la foi ; il suffit de tendre l'oreille, une oreille de disciple. Je pense ici au prophète Isaïe, parlant du serviteur de Yahvé : « *Le Seigneur m'éveille chaque matin, il éveille mon oreille pour que j'écoute comme un disciple.* » (Es 50, 4). Le monde alors devient pour moi transparent. Je rencontre le Créateur dans ses œuvres. Je découvre Dieu présent, agissant au cœur du monde.

2. Respecter en tout homme l'image même de Dieu

Au cœur du monde, il y a aussi et surtout les hommes : nos proches, notre famille, mais aussi nos collaborateurs, nos clients, nos relations de toutes sortes, jusqu'à ces inconnus rencontrés dans la rue ou évoqués par les médias. Est « contemplatif dans l'action » celui qui partage le regard du Christ sur tout homme, un regard essentiellement positif, optimiste, sympathique.

Car Jésus, l'image parfaite du Père, voit en tout homme un frère, un fils du Père. Il se veut en effet « *l'aîné d'une multitude de frères* » et, pour lui, tout homme est appelé à s'intégrer dans la famille divine. « *Tout homme est divinisable* », disait le Père Varillon. En tous ceux qu'il rencontre, Jésus reconnaît les richesses cachées dont ils sont porteurs. André amène son frère à Jésus. Jésus le regarde et lui dit : « *Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire Pierre.* » En Simon, simple pêcheur du lac, Jésus perçoit celui qui sera la pierre sur laquelle il bâtira son Église, celui auquel il dira un jour : « *Sois le pasteur du troupeau.* »

De ce jeune homme riche qui demande ce qu'il doit faire pour accéder à la vie éternelle, Marc nous dit : « *Jésus le regarda et se prit à l'aimer.* » En lui, ce jeune encombré de ses richesses, Jésus voit un disciple possible. Jésus dépasse les apparences, néglige les réputations toutes faites. Désignant celle que, dans le pays, on appelle la pécheresse, il dit à son hôte, Simon, le pharisien : « *Tu vois cette femme. Ses nombreux péchés lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour.* » (Lc 7, 47) Zachée est un chef des collecteurs d'impôts. Les gens de Jéricho disent de lui : « *C'est un pêcheur.* » Quand Jésus l'aperçoit perché sur le

sycomore où il est monté pour le voir passer, « *Il leva les yeux et lui dit : Zachée, descends vite, il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison* » et de ce Zachée, il dira : « *Lui aussi est un fils d'Abraham.* » (Lc 19, 5-9)

Si je savais dépasser les apparences, oublier les erreurs ou les échecs passés, c'est un regard tout autre que je porterais sur ceux que je rencontre. En effet, adopter dans notre vie de relation une attitude contemplative, c'est retrouver en tout homme une image, affaiblie sans doute, salie parfois, de Dieu lui-même. C'est découvrir Dieu à travers des gestes d'homme. C'est découvrir dans l'homme au travail, que ce soit l'ouvrier penché sur son moteur, le conducteur au volant de son engin, l'artiste taillant la pierre, le cultivateur arpentant son champ ou l'ingénieur les yeux rivés sur son ordinateur, une image de ce Dieu que la Bible compare à un potier parfois, à un vigneron d'autres fois. C'est reconnaître dans l'échange amoureux des fiancés un écho du Cantique des Cantiques où le Seigneur se laisse deviner sous les traits du bien-aimé. C'est prendre conscience que la vocation du couple – l'homme et la femme unis dans l'amour – est d'être ensemble l'image même de Dieu. Paul y voit, quant à lui, le symbole de l'union du Christ et de l'Église. Il cite la Genèse : « *À eux deux, ils ne feront qu'une seule chair* » et il ajoute « *Ce mystère est grand* » (Ep 5, 31). S'aimer dans le concert de l'intimité conjugale, c'est entrer dans le mystère. C'est vivre une réalité proprement divine : « *Celui qui aime, connaît Dieu.* » La tendresse d'une mère pour son enfant est faite de gestes que le prophète Osée prête à Dieu lui-même quand il lui fait dire : « *Et moi j'avais appris à marcher à Ephraïm. J'étais pour eux comme celui qui élève un nourrisson tout contre sa joue ; je me penchais sur lui, et je lui donnais à manger.* » (Os 11, 11)

Contemplatif dans l'action surtout, est celui qui reconnaît Jésus lui-même, serviteur souffrant, dans le pauvre, le réfugié, l'étranger, le malade ou le vieillard. « *Tout ce que tu as fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que tu l'as fait* », dit le juge du Dernier Jour. Soulager si l'on peut, partager comme on peut la souffrance d'un homme quel qu'il soit, c'est embrasser Jésus-Christ. Vincent de Paul prenant la place d'un galérien. Mère Térésa secourant les agonisants des

trottoirs de Calcutta, Jean Vanier, devenu le frère des handicapés mentaux, autant de contemplatifs en action.

3. Collaborer au travail de l'Esprit dans le monde

Mais il ne s'agit pas de se contenter de regarder, même avec sympathie. Il faut agir. Il est une action nourrie par la prière qui mérite le nom de contemplation. Être contemplatif dans l'action, c'est collaborer au travail de l'Esprit par le monde. Car l'Esprit est au travail, au cœur même de ceux qui cherchent, qui inventent, qui peinent, qui luttent, pour transformer le monde, pour le rendre plus vivable à tous. « *Dieu a donné le monde aux hommes pour qu'ils le rendent habitable.* »

Entendre l'appel de Teilhard de Chardin

« *Lève la tête, regarde la foule immense de ceux qui construisent et de ceux qui cherchent. Dans les laboratoires, les studios, dans les déserts, dans les usines, dans l'énorme creuset social, les vois-tu ces hommes qui peinent ? Et bien tout ce qui fermente par eux d'art, de science, de pensée, tout cela est pour toi. Allons, ouvre les bras, ouvre ton cœur et accueille, comme ton Seigneur Jésus, le flot, l'inondation de la sève humaine. Reçois-la cette sève, et sauve-la, puisque, sans ton soleil, elle se dispersera follement en tiges stériles.* »
Tel est le message de Teilhard de Chardin.

Il nous revient, chrétiens, de donner sens à l'effort de tous ceux qui cherchent à transformer ce monde. À nous d'y reconnaître le travail secret de l'Esprit. « *Récuser une croissance économique qui ne sait plus créer des emplois, une société qui meurt de ne plus intégrer ses jeunes, une économie où la dignité de l'homme ne trouve plus sa place* », comme l'indique une déclaration du CFPC, c'est adopter une attitude de contemplatif en action. Le Père de Montcheuil écrivait déjà en 1942 : « *Il faut montrer aux hommes que c'est leur vie, celle de tous les jours, que la vertu du mystère chrétien peut transformer. C'est pourquoi il y a identité entre témoigner et transformer le milieu autour de soi.* »

Dieu pour les grands actifs comme pour ceux qui se retirent au désert.

Lors du Congrès international des anciens élèves des collèges de Jésuites en 1973 à Valence (Espagne), le Père Arrupe, alors Supérieur général, déclarait : « *Notre projet éducatif est de former des hommes qui ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour Dieu et son Christ, des hommes pour les autres, c'est-à-dire qui ne conçoivent pas l'amour de Dieu sans l'amour de l'homme, un amour efficace dont le premier postulat soit la justice.* » Il ajoutait : « *On parle beaucoup aujourd'hui de formation permanente mais on donne bien souvent à cette expression une portée limitée : celle du recyclage des connaissances techniques et professionnelles qui nous permettent de rester dans la course, dans la compétition toujours plus dure de cette vie. On y ajoute parfois le sens de la réadaptation de l'homme à une société totalement différente, en vue de le rendre capable de relever le défi du monde en perpétuel changement. Cet objectif absolument nécessaire ne peut nous satisfaire entièrement. C'est un objectif neutre, qui peut même devenir négatif. Parler de formation permanente pour un chrétien, c'est parler de conversion continue et donc concrètement de formation pour la justice.* »

Sur un mode quelque peu humoristique, le cardinal Etchegaray, alors archevêque de Marseille disait : « *Le chrétien est celui qui prie les bras en croix le Dieu qui n'aime pas les bras croisés. Pas de paix sans conversion des cœurs. Pas de conversion des cœurs sans engagement pour la justice.* » Dieu n'est pas uniquement le Dieu de ceux qui se retirent au désert. Il est aussi le Dieu des grands actifs. Il est lui-même le grand actif, lui qui toujours travaille. Dieu a entrepris une très grande œuvre en lançant le monde dans l'existence. Qui va achever de construire le monde ? Il y faut des contemplatifs en action. Teilhard de Chardin parle en contemplatif dans l'action quand il écrit : « *Adorer, autrefois, c'était préférer Dieu aux choses en les Lui référant, en les Lui sacrifiant. Adorer, maintenant, c'est se vouer corps et âme à l'acte créateur en s'associant à Lui pour achever le monde par l'effort et la recherche.* »

Pour Teilhard, travailler de sa tête et de ses mains, c'est collaborer à l'œuvre de l'Esprit au cœur du monde. Pour des hommes comme lui, il n'est pas question d'opposer l'action et la contemplation, la foi et la vie matérielle, la prière et le travail, l'amour passionné de la terre et des hommes et l'amour de Dieu. Ces hommes sont habités par la mystique du service. Ces grands actifs sont devenus des familiers de Dieu. Car ils arrivent à le trouver en toutes choses, à le rencontrer en tout homme, à le servir dans toutes leurs activités. La mystique du service conduit en effet à cette familiarité habituelle avec Dieu qui transforme toute activité en une contemplation permanente. L'engagement au service des hommes devient alors une magnifique expression de l'union à Dieu.

Tels sont les témoins qu'attendent nos contemporains : des hommes qui vivent au cœur du monde, attentifs aux problèmes de leur temps, des hommes qui trouvent Dieu dans leurs activités elles-mêmes, dans la rencontre et le service des autres, des hommes qui, fidèles à l'Esprit de Dieu, travaillent à transformer la société et l'entreprise elle-même pour en faire une ébauche du Royaume de Dieu.

« *Un monde qui n'est que le monde du travail est un monde irrespirable. La prière est un combat pour sauver l'homme de l'asphyxie.* » (Teilhard de Chardin)

Notice biographique

Jacques Jouitteau, religieux jésuite, a été ordonné prêtre en 1950. Il a longtemps dirigé des établissements d'enseignement secondaire (Le Mans, Marseille) et supérieur (école d'ingénieurs à Lille et à Saïda au Liban). Il est ensuite devenu animateur dans deux centres d'Exercices Spirituels, à Marseille et à Mouvaux, près de Lille. Il a été aussi accompagnateur d'équipes Vie Chrétienne et d'une équipe des EDC.

Pendant l'hiver 1996-1997, Jacques Jouitteau a donné trois conférences sur le thème de la spiritualité de l'homme d'action devant des membres des EDC de la région Nord-Pas-de-Calais. Mises en forme pour publication, elles reflètent son souci d'aider les chrétiens adultes à faire l'unité entre leur vie spirituelle et leur vie professionnelle, entre leur vie de foi et leur présence active dans la cité.

Juillet 2013